

LA TRANSYLVANIE ENCHAINÉE

RÉDACTION: BUDAPEST, IX., RÁDAY-U. 40 REVUE BIMENSUELLE ADMINISTRATION: BUDAPEST, IX., RÁDAY-U. 40

PUBLICATION DE LA LIGUE POUR LA PROTECTION DES MINORITÉS NATIONALES DE LA ROUMANIE

Ce que disent les pierres de Transylvanie.

Il fut un temps où Ruskin prêta un langage aux pierres de Venise. C'était lorsque l'erreur avait troublé l'œil de l'artiste, avait faussé la sincérité du sentiment et que, fourvoyés dans ce labyrinthe, non seulement le savoir, mais aussi l'originalité instinctive, s'étaient égarés. Les pierres firent alors entendre leur langage.

Non pas celles qui s'érigent en altières montagnes ou qui sont enfouies dans le sol sous leur couche d'argile; non pas ces masses insensibles et mornes, mais les pierres auxquelles l'âme humaine, créée à l'image de Dieu, a insufflé la vie et que, de bloc muet, elle a transformées en éloquent témoin.

Ces pierres verdies par la mousse et noircies par le temps, dont la base depuis des siècles est éternellement fouettée par l'eau de la lagune, les colonnes de marbre, les ogives, les cintres, les dentelures des façades, les pierres sculptées, ciselées, cimentées de sueurs et de sang; celles-là savent pleurer et s'enthousiasmer, sourire et raconter, rappeler le passé, entrevoir l'avenir. Ces pierres-là vivent et parlent. Il ne faut que les comprendre; il faut savoir leur prêter l'oreille et vouloir qu'elles nous livrent leur secret.

Et les pierres disent la vérité, uniquement la vérité et peut-être sont-elles les seules à la dire. Ruskin écouta leur langage. Et ce langage des antiques pierres de Venise arriva jusqu'aux tortueuses rues d'Angleterre, rendit possible la régénération et la renaissance de l'art anglais moderne, car ce langage était celui de la vérité.

En tout ce que, pauvres Transylvains, nous voyons aujourd'hui dans notre pays, tout n'est-il pas erreur: la vie totale, tout ce qui résonne à nos oreilles, tout ce qui se nomme: Paix?

Comme il est bon que les pierres sachent parler! Comme il est bon que l'inerte et froide matière que l'âme humaine, à l'instar du Créateur, a su animer et rendre immortelle, ne sache dire que la vérité; qu'on ne puisse la soudoyer, l'égarer, lui inspirer la crainte!

... Écoutons parler les pierres de Transylvanie!

Depuis les temps les plus reculés ce pays est l'endroit où s'entremêlent peuples et croyances, races et civilisations. Après leur débâcle sur le sol tragique de l'Europe, peuples et civilisations du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, retrouvaient sûrement, entre le Királyhágó et les montagnes sicules, leurs tronçons sanglants, venus y chercher un asile dans les immenses et mystérieuses forêts et dans les vallées écartées et fertiles. Et si, plus tard, par un heureux hasard ou par la fatalité, l'un ou l'autre quittait ce pays, toujours il y restait de lui quelque trace. On dit des Daces, qu'ils furent les premiers à créer un État normal en Transylvanie. Or, nos pierres n'en savent rien.

La conquête de Trajan, — dont nos pierres nous parlent, — fit de la Transylvanie une province romaine, mais non latine. Il est remarquable à quel point les conquêtes de Rome imprimèrent leur indélébile cachet sur la Gaule, la Germanie, l'Hispanie, même la Grande-Bretagne, tandis que de Transylvanie la domination romaine a si fortement disparu que si les souvenirs ne nous en parlaient, il serait impossible de l'y retrouver. Mais ceux-ci disent en outre que le début de la conquête et de l'occupation de la Transylvanie marqua l'aurore de sa vie intellectuelle. C'est là ce que disent les pierres!

Ensuite, pendant longtemps, les pierres restent muettes. Il ne se trouve personne qui les fasse palpiter: c'est l'époque de l'invasion touranienne. Les cavaliers nomades voulaient commencer par vaincre pour pouvoir édifier ensuite.

Un nouvel élément se glisse entre les montagnes de Transylvanie: après la mort d'Attila, plusieurs fractions du peuple hun descendirent les rives du Danube et une partie d'entre elles finit par s'y fixer; plus tard, les Avars, battant en retraite devant les Francs, viennent en groupes importants occuper sur tout les montagnes du pays des Sicules. En dernier lieu, les Hongrois de Tuhutum soumettent le territoire entier de la Transylvanie. Un siècle et demi ou deux siècles après, s'infiltrant constamment des Balkans et s'éparpillant dans les montagnes, des essaims de peuple pasteur se mêlent à la population,

refoulée des vallées par les nouveaux arrivants toujours plus nombreux.

Mille ans se sont écoulés depuis que la Transylvanie fut placée sous le régime politique des Hongrois et le commencement de ce régime marqua le point de départ de son entrée dans la voie de la civilisation. C'est là ce que proclament ces pierres!

Au cours de mille ans, deux événements influèrent seuls sur son histoire: la colonisation saxonne et la création, sous le protectorat ottoman, de la Principauté, concordant avec l'apparition du protestantisme. Tous deux donnèrent l'élan aux tendances qui prédestinaient la Transylvanie à son individualité spéciale. Mille ans représentent une longue période dans l'existence d'un peuple et d'un pays. Au cours de mille ans, sur le sol de Transylvanie, chaque peuple fut admis à vivre librement de sa propre vie, de telle sorte que chacun d'eux garda, — car il fut autorisé à garder, — ses qualités particulières, son individualité, put faire florir sa civilisation nationale dans sa propre originalité, mais, par contre, de même que les Hongrois de Transylvanie se distinguent de ceux de Hongrie, non seulement au point de vue géographique (et même politique), mais aussi à celui de leur culture intellectuelle, les Saxons non plus n'y restèrent pas Allemands et les Roumains n'y continuèrent non plus d'être identiques aux habitants de la Valachie ou de la Moldavie.

Au cours de mille ans, aucun des peuples habitant la terre transylvaine n'essaya, jusqu'au régime oppresseur actuel, de transformer les autres à son image. Au contraire, son peuple libre, tout en conservant sa nature originale, ne cessa de s'approprier les traits de similitude lui donnant un caractère typiquement transylvain.

C'est ainsi que, à Kalotaszeg, les églises grecques-orientales de Byzance donnent naissance à un genre d'église romane, dont le type le plus caractéristique est l'église en bois de Türe. L'église de Vajdahunyad, bâtie vers le XV^e siècle, est encore une église byzantine éclairée par sa coupole et en forme typique de croix grecque. Les fresques de

FEUILLETON.

Le syndic de Kolozsvár.

(Légende sicule.)

Ce n'est pas pour rien que le peuple idolâtrait le roi Mátyás: les Hongrois n'eurent plus jamais de roi comme lui. Dès qu'il apprenait que d'un côté ou de l'autre on opprimait le pauvre peuple, il n'avait plus de repos dans son château de Bude. Sous un déguisement le rendant méconnaissable, il allait lui-même sur place se rendre compte de la vérité.

Un beau jour, il lui vint aux oreilles que le syndic de Kolozsvár opprimait le pauvre peuple. Il n'en fallut pas davantage au roi Mátyás. Il résolut d'aller s'en convaincre de ses propres yeux et gare au syndic s'il trouve justifiées les plaintes qu'il a entendues.

Depuis longtemps, du reste, il désirait aller à Kolozsvár. Comment ne l'aurait-il pas désiré, puisque c'est dans cette ville qu'il avait vu le jour?

Pour en revenir à la question, le roi Mátyás se rendit à Kolozsvár déguisé en paysan et, arrivé là, il s'assit devant la boucherie, placée juste en face du logement du syndic. Il choisissait bien son heure, en effet, pour s'asseoir devant la boucherie! Une nombreuse foule de gens portaient

du bois dans la cour; d'autres coupaient le bois dans la cour. A côté d'eux les heiduques menaçaient de leur trique les pauvres malheureux: «porte, coupe, paysan!»

Tout à coup un heiduque aperçut le roi Mátyás: «Eh bien! et toi! lui cria l'heiduque, c'est ainsi que tu fainéantes les bras croisés? Lève-toi et ne fais pas pendre ton long nez, infâme paysan!» Et, pour donner plus de poids à ses paroles, il allongea un bon coup de trique sur l'échine du «paysan». Mátyás se leva, se frotta le dos, mais resta sans bouger.

— Au travail! cria l'heiduque.

— Bien, bien, mais combien me payerez-vous?

— Cela, vociféra l'heiduque, en appliquant au roi Mátyás un coup de trique beaucoup plus fort que le premier.

— Allons! au travail! sous mes yeux!

Que restait-il à faire? Mátyás se leva pour suivre l'heiduque.

— Viens dans la cour du syndic couper son bois, pif allongé!

Le syndic était accoudé à la balustrade de sa galerie.

Mátyás l'interpela:

— Est-ce vous le syndic?

— Si fait, que t'importe?

— Peu m'importe, il est vrai, mais je voudrais savoir combien vous payez pour couper le bois?

— Eh! voyons! sale paysan! — répliqua le syndic, — je vais tout de suite te faire régler ton compte. Donne-moi une râclée! commanda-t-il à l'heiduque.

Celui-ci ne se le fit pas répéter; pour la troisième fois il le frappa de sa trique.

... Mátyás ne dit plus rien; il coupa le bois, le porta même à la cave du syndic, mais, à un moment donné, lorsqu'il n'était vu de personne, il inscrivit à la craie rouge son nom sur trois bûches de bois.

Le soir venu, il se retira, mais, le lendemain, de nouveau il reparut à Kolozsvár; cette fois, cependant, non pas sous la défroque d'un paysan, mais dans toute la pompe de la splendeur royale; il n'alla plus s'asseoir devant la boucherie, mais il se rendit dans son palais somptueux. Il fit venir le syndic avec les échevins, ainsi qu'il en avait l'habitude en pareille occurrence. Ce fut d'abord au syndic qu'il s'adressa:

— Qu'y a-t-il de nouveau en ville, syndic?

— Rien de particulier, Sire! Nous vivons tranquillement et en paix; aussi bénissons-nous toujours le nom de Votre Majesté, à notre lever, à notre coucher.

ses murs ont également l'air, à s'y tromper, de provenir des églises du mont Athos. Par contre, le portique qui fut, au XVIII^e siècle, ajouté à cette église, et surtout le clocher, comme aussi le toit rénové de la partie ancienne, sont typiquement transylvains.

Dans les églises hongroises, les mêmes influences se font sentir: les cathédrales catholiques-romaines de Gyulaféhérvár, de Kolozsvár et de Dés appartiennent entièrement au style médiéval roman ou gothique, elles n'ont de commun avec la Transylvanie que le fait d'y avoir été bâties; elles pourraient aussi bien se trouver n'importe où, disons, par exemple, dans les Pays-Bas ou ailleurs; par contre, les églises à enclos des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles de Kalotaszeg ou du pays sicule sont exclusivement des églises hongroises transylvaines. Il en est de même pour les temples saxons.

Et, maintenant, si nous regardons l'ensemble des églises transylvaines et les comparons entre elles, se dessine d'elle-même, entre ces édifices originaires très différents l'un de l'autre, la parenté sans cesse grandissante dans la suite des temps. Les églises construites au cours des siècles s'éloignent, avec le temps, toujours de plus en plus du type importé de la patrie primitive (d'Orient ou d'Occident) et se rapprochent toujours plus du type commun, que, dans ce pays, la vie et la nature dictent d'être hongrois.

Telle est la vérité, dont témoignent les éloquentes pierres de Transylvanie!

Les Roumains persécutent les journaux hongrois. En Transylvanie existe soi-disant la liberté de la presse, sous le couvert de laquelle les Roumains mettent tout en oeuvre contre la presse hongroise. Dans les villages, la poste ne distribue pas les journaux hongrois; aux gares, la vente en est interdite; ils sont soumis à une censure des plus sévères. Les Roumains, toutefois, ne s'arrêtent pas là, et, pour paralyser complètement la presse hongroise, ils intentent des poursuites du chef d'articles préalablement censurés. C'est ainsi que dernièrement la police a incriminé d'irrégularités et de calomnies répétées les journaux hongrois «Ellenzék» et «Keleti Újság» de Kolozsvár. Leur crime était, sans doute, d'avoir, avec l'assentiment de la censure, publié des articles jetant un jour défavorable sur les conquérants de la Transylvanie.

Prière à la presse étrangère.

Dans le but de voir s'adoucir les effroyables souffrances des 1,705.000 Hongrois de Transylvanie soumis au joug roumain, nous prions la presse étrangère de vouloir bien reproduire et accorder la plus grande place possible aux nouvelles absolument authentiques que nous publions. Si l'injustice des procédés que les Roumains emploient se dévoile aux yeux du monde entier, le sort des Hongrois opprimés en Transylvanie ne tardera pas à s'améliorer. La vérité est en marche!...

— Vraiment? Et le pauvre peuple? Est-ce qu'il n'est point opprimé?

— Personne ne l'opprime, Sire; jamais il n'eut un sort aussi enviable que maintenant.

— Bien, bien! syndic! Mais je voudrais me promener par la ville et voir tout de mes yeux. Venez tous avec moi!

Le roi Mátyás se mit en route, suivi du syndic et des échevins. Ils allèrent d'une rue à l'autre et tout d'un coup arrivèrent devant la maison du syndic.

— Eh bien! quelle masse de bois vous avez, syndic!

— Dieu m'est venu en aide, répliqua humblement celui-ci.

— Et, en dehors de Dieu, personne ne t'a-t-il aidé? Qui a apporté ici tout ce bois?

— Les gens, Sire!

— Et combien leur as-tu payé?

— Ils l'ont fait gratis, par dévouement, répondit le syndic.

— Je suis autrement renseigné. Serviteurs! défaites ce tas de bois, dit le roi.

Les serviteurs défèrent le tas indiqué. Mátyás attendait qu'apparussent ses trois bûches, et, lorsqu'elles apparurent, il se tourna vers le syndic:

Les Roumains ont tiré sur la commission de délimitation de frontière.

Ces jours-ci à Kötegyán, la commission magyaro-roumaine de délimitation de frontière, qui exerce sa mission le long de la ligne de démarcation roumaine, a été menacée d'un danger qui faillit être fatal. Une sentinelle roumaine tira trois fois sur les autos de la commission et peu s'en fallut que deux de ses membres ne fussent victimes de ces coups de feu. Le cas, qui a causé parmi les officiers de l'Entente faisant partie de la commission une indignation toute naturelle, nous est raconté comme suit par notre correspondant:

La commission se composait des membres suivants: le colonel anglais Russel, les commandants anglais George et Nicolas Mellon, le colonel italien Paulotti, le colonel français Vincent, le colonel japonais Sano, tous délégués de l'Entente; le colonel Géza Dormándy, le conseiller ministériel Dr Tihamér Turchányi et le sous-préfet de Belényes Andor Beliczay, délégués de la Hongrie. Lorsque les autos de la commission arrivèrent à Kötegyán, retentirent trois détonations consécutives.

Les délégués de l'Entente firent aussitôt sur l'incident un rapport à leurs gouvernements, en s'y plaignant que les Roumains ne respectent pas le drapeau des Puissances alliées de l'Entente. Les délégués anglais et français remarquèrent, après cet incident, qu'on peut s'imaginer

ce dont les Roumains peuvent bien être capables vis-à-vis des Hongrois, s'ils respectent à ce point leurs propres alliés.

Scandaleux pugilat de professeurs roumains d'université.

Un retentissant scandale a troublé ces jours-ci à Kolozsvár le calme habituel de la rue Jean Schütz. Les acteurs en sont deux professeurs roumains d'université: Nicolai Abranescu et Lazare Chirila. La zizanie s'était introduite entre les deux familles des professeurs, car elles habitaient toutes deux dans le même logement et ne pouvaient s'accorder au sujet de la cuisine. La chose s'envenima à tel point que la bonne du professeur Chirila attaqua Mme Abranescu et la battit jusqu'au sang sous les yeux des locataires. Là-dessus, pour échapper aux insultes, Abranescu décida de déménager et de quitter l'appartement qu'il partageait avec Chirila. Son mobilier, cependant, ne put trouver place dans son nouveau logis et il le laissa en dépôt dans l'une des pièces. Lorsqu'il trouva un appartement convenable où il pouvait faire venir ses meubles, il se rendit à son ancienne demeure pour prendre ses mesures pour le déménagement. Toutefois, il n'eut pas grand succès, car Chirila se jeta sur lui comme un furieux et lui sauta à la gorge. Abranescu se défendit de son mieux, mais ne put venir à bout de Chirila qui était beaucoup plus fort que lui. Toute la maison fut témoin de la rixe accompagnée de cris et d'un effroyable vacarme, mais personne n'osa se mêler de ce pugilat qui n'avait rien de chevaleresque. Enfin se présenta un capitaine d'artillerie du nom de Stănicu, qui sépara les deux champions de la science: Abranescu sortit de la lutte les vêtements déchirés et avec quelques égratignures, mais Chirila avait attrapé aussi quelques horions. La femme d'Abranescu, qui avait été témoin de la bataille, en prit une grave maladie de coeur et est en ce moment-ci alitée. Le professeur Abranescu a porté plainte contre Chirila; les débats de l'affaire sont attendus avec grand intérêt par le public de Kolozsvár.

Photographies de Bukarest. L'Universul publie un article sur le séjour à Bukarest

du comité d'une société philanthropique américaine, dont le but est de faire connaître la Roumanie au-delà de l'Océan. Dans ce but, il fit prendre de nombreuses photographies que le collaborateur de l'Universul eut l'occasion de voir. Le pauvre journaliste resta pétrifié à la vue de ces images. C'est à peine s'il s'en trouvait parmi elles où ne figurait pas quelque mendiant. Ces mendiants déguenillés se voyaient à la sortie des restaurants les plus fameux, à côté des luxueux équipages, sur les boulevards, au jardin Cis-migiui, dans la calea Victoriei, à la porte du palais royal, estropiés, rampants sur le sol, poussés dans de petites voitures ou s'appuyant sur des bâtons ou des béquilles. Au premier abord, le journaliste crut que c'était fait exprès par les Américains, mais, en y regardant de plus près dans les rues de Bukarest, il fut contraint de convenir qu'une armée de sordides mendiants avait assailli la capitale. En qualité de patriote, il se décida à s'accaparer ces photographies, mais il réfléchit que de cette manière il n'aboutirait à rien, car il était aisé d'en avoir d'autres épreuves. Il finit par songer qu'une loi venait d'être faite contre la mendicité et, en raison de cette loi, le brave journaliste demanda au gouvernement de mettre obstacle par voie diplomatique à ce que ces photographies, présentant le triste spectacle d'une si grande mendicité, pussent sortir du pays.

La capitale des Tziganes.

Tel est le titre dont l'ingénieur G. S. Sapunariu décore, dans les colonnes de l'Argus de Bukarest, la capitale de la Grande-Roumanie. Notre capitale, — dit l'ingénieur roumain, — commence à peine à se départir de la barbarie séculaire de l'administration turque. Telle est la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, même dans le centre de la capitale, à côté de somptueux palais se rencontrent des terrains vagues où se déversent les immondices, de petites maisonnettes primitives menaçant ruine, véritables cahutes qui n'apportent que honte à la Grande-Roumanie. Le ministre Tancu-Jasi a l'intention de remédier à cet état de choses et surtout au manque de logements, en assurant légalement au propriétaire le droit de déloger ses locataires, si, à la place de son ancienne maison, il désire en construire une neuve. Ce n'est point de cette manière, — dit Sapunariu, — que l'on peut s'attendre à ce que change l'aspect de Bukarest qui reste ainsi plus ou moins la «capitale des Tziganes».

— Regarde donc, syndic! Saistu lire? dit-il.

— Oui, Sire! bégaya le syndic qui sentait la terre se dérober sous ses pieds.

— Lis ce qu'il y a d'écrit sur ces bûches!

— Mátyás... Mátyás... Mátyás... épela le syndic.

— Certainement! Puisque tu lis mon nom, sache que c'est moi qui l'y ai écrit. C'est moi qui étais le paysan au nez long que ton heiduque frappa trois fois de sa trique, parce que je ne voulais point porter le bois sans salaire.

— Oh! Sire! Grâce! pitié! supplièrent à genoux le syndic et l'heiduque.

Mátyás dit alors à l'heiduque: «Toi, lève-toi! Tu es serviteur et tu n'as fait qu'exécuter ce qui t'était ordonné. Mais toi, syndic, tu seras puni d'une manière exemplaire. Tu mériterais la potence, mais je me contente de te faire frapper de verges, oppresseur du pauvre peuple!»

Les gens qui entendirent cet arrêt crièrent avec enthousiasme:

— Vive le roi Mátyás, la justice en personne!

Et avec le roi Mátyás est vraiment morte la justice.

Aujourd'hui encore le peuple a coutume de dire: le roi Mátyás est mort et la justice est morte avec lui.

Terreur exercée par les pachas de Csik.

Femmes fustigées à mort à la police de Csikszereda.

Pendant que le colonel roumain Popescu, qui préside aux débats du procès-monstre «irréductible» de Transylvanie, fait, au cours des dépositions des témoins, l'ironique remarque à propos de la Hongrie: «... joli petit pays, où règne un ordre admirable», pendant ce temps le sadisme roumain organisée, dans le pays sicule, de sanglantes orgies contre nos frères impuissants, à la plus grande gloire de la «Grande-Roumanie consolidée». Le pays sicule, jadis si calme, est plein de cris de détresse. Ce qui se passe actuellement dans le local de la police roumaine de Csikszereda dépasse toute imagination en cruauté et en horreurs et demanderait à être connu du bureau des plaintes de la Société des Nations de Genève.

Jeudi soir, Jules Lőrincz et Michel Konnerth, employés de la fabrique de bière, ainsi que Jules Gál, commis de magasin, furent amenés à la police et y furent frappés à coups de verge par les policiers. Les deux premiers prirent plus tard un constat médical de leurs blessures. Ils avaient, tous trois, chanté dans la rue et c'était soi-disant pour cela qu'ils avaient été arrêtés. La fustigation fut commencée par le commissaire de police Taban, qui donna l'ordre de les incarcérer. A l'aube, quatre agents de police roumains entrèrent dans leur cellule et les frappèrent à coups de bâtons en leur administrant des coups de pied et de poing. Les policiers ordonnèrent à Michel Konnerth de frapper de ses propres mains son compagnon Jules Lőrincz, ce qu'il fut contraint de faire, car ils le menaçaient autrement de le tuer. En raison de cette menace, Michel Konnerth frappa au visage à plusieurs reprises Jules Lőrincz, mais lorsque les policiers virent qu'il n'exécutait pas leur ordre avec assez d'énergie, ils se mirent à le frapper lui-même. *Ils saignaient déjà tous les trois des coups qu'ils avaient reçus, lorsque les policiers leur ordonnèrent d'aller se laver dans le ruisseau coulant derrière le bâtiment de la police. Ensuite, ils les reconduisirent dans leur cellule. Leurs plaies saignantes, leurs visages tuméfiés continuèrent, cependant, même après ces ablutions forcées, de témoigner des horions reçus et c'est pourquoi l'opération fut répétée, pour que l'eau froide fasse disparaître la trace des coups. Ceux-ci, toutefois, avaient été beaucoup*

trop forts pour que leur trace puisse si vite s'effacer.

Parmi les personnes arrêtées par la police de Csikszereda, un grand nombre d'entre elles, — même des femmes, — ont été battues à mort, sans qu'en aucun cas une punition quelconque ait été infligée à leurs bourreaux.

Les agents de police roumains ont beau jeu. Toute plainte contre eux reste sans effet. Dans la plupart des cas, les gens qui ont passé par la fustigation n'osent pas même porter plainte, car ils s'exposeraient à la plus inexorable vengeance et à souffrir de nouveau les supplices endurés.

A la police roumaine de Csikszereda, ce sont surtout les atrocités commises par l'inspecteur de police Juon Mihain qui ont prêché d'exemple à ses subordonnés. Ce tigre roumain a battu à mort, dans son propre bureau, le tailleur Andor Magyar, l'aide-tailleur Antoine Gál, l'ancien colonel de gendarmes Antoine Endes, le musicien populaire François Mustá et M^{me} Balázs Biró, habitants de Csikszereda et le maire de la commune de Csikmindszent.

Une députation de la population de Csikszereda a demandé depuis longtemps déjà au préfet roumain Alexandru Vasul de faire les démarches nécessaires au sujet de graves abus et d'user de son autorité pour faire cesser ce scandaleux état de choses. Le préfet roumain répondit, toutefois, que la police roumaine d'État ne dépendait pas de son ressort.

A l'occasion de la tournée du ministre roumain de Transylvanie Gróza, une députation des avocats du comitat de Csik porta à la connaissance de ce ministre, en présence du préfet, que les sévices corporels contraignaient profondément les Hongrois — et, cependant, on entend encore chaque jour dans le comitat de Csik les plaintes de gens qui viennent d'être battus.

Le D^r Gabriel Pál, président de la section du comitat de Csik de l'Alliance hongroise, s'est rendu à plusieurs reprises chez le chef de la police roumaine de Csikszereda, pour exiger satisfaction. Ses réclamations sont toujours restées sans résultat. La section du comitat de Csik de l'Alliance hongroise vient, en conséquence, de déposer une plainte en criminel auprès du procureur roumain au sujet de ces criantes atrocités.

Trente mille employés agricoles privés de leur gagne-pain.

L'un des résultats, — et non pas des derniers, — du caractère injuste et forcé de l'ordonnance agraire roumaine en Transylvanie est que plus de trente mille régisseurs, maîtres-valets et employés d'agriculture, qui administraient les propriétés de Transylvanie, ont perdu leur gagne-pain. La nouvelle loi agraire, en effet, prive de leur place cet imposant chiffre d'individus et, du jour au lendemain, en fait des sans-travail. Comme conséquence de cette ordonnance insensée même au point de vue social, les employés agricoles de Transylvanie s'organisent tous maintenant et essayent, par une action collective, de porter remède à la gravité de la situation. Ils ont convoqué une assemblée à Marosvásárhely pour la fin du mois d'août, dans le but de s'y organiser et de se consulter sur les moyens d'agir.

Prise d'un procureur roumain. La Roumanie en est à l'âge d'or du brigandage. Tandis qu'en Transylvanie il n'y a pas le plus petit coin qui ne regorge d'agents de police secrète ou non, dans le «royaume» des bandits s'emparent de l'administration. Un cas intéressant, digne des temps romantiques du brigandage, nous est rapporté par le Luptatorul de Bukarest. Toute l'affaire est que les brigands s'emparèrent tout bonnement de la personne du procureur du département de Tulcea. Un cas non moins intéressant est celui où, dans une tournée d'inspection militaire, le général Zadic et sa suite furent attaqués dans la commune de Tangeni du département de Jassy par des brigands qui tirèrent à coups de mitrailleuse sur l'auto militaire lancée à toute vitesse. Vu l'armement militaire tout-à-fait moderne des brigands, ceux-ci, — d'après le Luptatorul, — ne peuvent être que des gendarmes déguisés en civil ou des membres de la police secrète récemment créée.

Civilisation occidentale avec 90% d'illettrés. La Vointa de Kolozsvár constate avec une amère satisfaction qu'Eminescu, le seul grand poète de la Roumanie, si vantarde de sa civilisation occidentale, ne put arriver à ce que sa patrie lui payât, sous forme de statue, sa dette de reconnaissance, que lorsque le Transylvain Octavian Goga fut devenu ministre. Goga, en effet, ouvrit par un don de cent mille lei la liste de souscription pour l'érection de la statue d'Eminescu. Les ministres de l'instruction publique, — dit la Vointa, — ont le seul mérite d'avoir maintenu dans le pays la proportion des 90 pour cent d'illettrés et ainsi ce n'est pas sur le peuple que retombe la honte de ne pas avoir connu et apprécié son unique poète.

La vie à Herkulesfürdő. La Dimineata de Bukarest reproduit la lettre d'un Roumain du Banat, dans laquelle il se plaint amèrement des procédés des Roumains, à cause desquels les Roumains du Banat ne peuvent plus aller demander la guérison aux eaux d'Herkulesfürdő. Malheur à nous dans la Grande-Roumanie! s'écrie-t-il. Plût à Dieu plutôt de nous reprendre! car il n'y a pour nous aucune voie de salut, la Grande-Roumanie n'a pas été faite pour les Roumains pauvres et déshérités...

La Dimineata essaye de rassurer l'auteur de cette lettre, mais elle est elle-même contrainte de constater que la plupart des Roumains du royaume de Roumanie, surtout les fonctionnaires, s'imaginent, en mettant le pied sur les territoires annexés, entrer non pas dans un pays libéré, mais dans un territoire conquis et ainsi ne parviennent pas à concevoir qu'ils devraient ménager la susceptibilité de leurs frères, qui, s'ils étaient exaspérés de la brutalité des Hongrois et ne pouvaient la tolérer, peuvent encore moins la tolérer de leurs frères. Ceux de nos compatriotes, dit ce journal en terminant, qui ne se sentent que le rôle de «vainqueur», nuisent énormément à la cause de la Roumanie.

Faillite du régime roumain en Transylvanie.

Il est su généralement que, par suite de leur grande ignorance des lois transylvaines, les juges roumains, envoyés de l'ancien royaume, ne savent pas assurer le cours si nécessairement régulier de la justice et provoquent même de fatales confusions. L'ignorance des lois a été cause de nombreuses atrocités qui, d'après la mentalité de la Roumanie proprement dite, possédaient un caractère de légalité, mais qui, en Transylvanie, dans la plupart des cas, revêtaient les attributs d'un attentat à la liberté individuelle.

C'est ainsi, par exemple, que les procureurs roumains envoyés de Roumanie en Transylvanie se croyaient autorisés à agir comme organes inquisitoriaux et, dans plus d'un cas, de leur propre autorité, sans l'ingérence d'aucun juge, ils ordonnèrent des arrestations.

D'après nos informations, le ressort de la justice de Roumanie a fait traduire ces jours-ci le code civil autrichien et, dans ce travail, en dehors des citations de lois hongroises, certaines lois hongroises ont aussi paru, telles que celles sur la tutelle et sur le mariage, ainsi que la loi réglementant la procédure dans les cas d'héritage.

Les lois hongroises seront, jusqu'à la fin de l'année courante, traduites dans leur entier en roumain et la commission d'unification des lois remplacera, sur cette base, par des lois uniformes, les lois de quatre espèces actuellement en vigueur dans le territoire de la Roumanie. A Bukarest, une commission s'occupe déjà de l'unification du droit pénal. La nouvelle loi pénale sera édifiée sur le système de droit pénal de l'État hongrois, car, aussi bien dans l'ancien royaume de Roumanie qu'en Transylvanie, avec l'ancien système démodé du droit pénal roumain, il n'est guère possible de continuer à exercer la justice. D'un autre côté, nous apprenons aussi qu'à bref délai le gouvernement roumain a l'intention de rétablir l'inamovibilité de la magistrature.

L'inamovibilité de la magistrature fut, de suite après l'inauguration du régime roumain, abolie par le conseil dirigeant, uniquement pour pouvoir remplacer par des Roumains les magistrats hongrois. La campagne politique a échoué; aussi Avarescu aimerait-il à revenir au système de la légalité, mais c'est en vain, car les ultra-nationalistes roumains y voient un danger pour le régime roumain de la part des Hongrois de Transylvanie. Ils n'ont pas besoin de justice impartiale, et c'est pourquoi ils luttent contre l'indépendance de la magistrature, sans laquelle ne peut exister un État policé, bien que la Roumanie veuille s'en donner l'apparence aux yeux de l'étranger.

Scandaleuse exécution de la réforme agraire en Transylvanie.

La presse roumaine aime à répéter que la réforme agraire n'est pas dirigée contre les minorités. Cette assertion est démentie d'une manière éclatante par les dispositions relatives au «composessorat du comitat de Csik», contenues dans l'ordonnance récemment publiée. L'ordonnance précédente dispensait, en effet, de l'expropriation les biens des anciens confins militaires sans égard à la nationalité de la population. C'est ainsi qu'en furent dispensés aussi bien le composessorat du régiment roumain des confins militaires de Naszód que celui de même caractère juridique du régiment sicule des confins militaires de Csik.

La nouvelle loi agraire, toutefois, établit une distinction.

Elle dispense de l'expropriation les biens du régiment des confins militaires de Naszód se trouvant entre des mains roumaines; par contre, elle exprime les biens du régiment des confins militaires de Csik se trouvant entre des mains hongroises et se composant de soixante dix mille arpents de forêts et de pâturages, représentant une valeur d'environ 80 millions de lei.

Vu le caractère injuste de cette loi agraire, la direction du composessorat du comitat de Csik a de suite adressé un memorandum aux deux Chambres du parlement. Dans ce memorandum elle a fait ressortir que tout le monde s'attendait à ce qu'il ne soit pas fait de différence entre citoyens et citoyens du même État.

L'exécution de l'ordonnance prouve, cependant, toute autre chose. La distinction faite entre les biens des régiments de Naszód et de Csik est une injustice des plus criantes.

Le memorandum insiste aussi sur le point que **connaissant les mesures légales établies par les Puissances de l'Entente pour la défense des minorités, il est impossible de prendre note de cette mesure.**

Il demande donc que la dispense de l'expropriation soit également étendue par voie législative aux biens du régiment de Csik, car sinon

la direction des biens se verra réduite à soumettre ses plaintes à la décision du tribunal international.

Il n'est pas sans danger de dire la vérité. A l'occasion de la tournée en Transylvanie du ministre Gróza, Gabriel Bordás, sous-secrétaire de Csik, dévoila sans égard les agissements de la police. Les plaintes étaient surtout dirigées contre Joan Hibain, commissaire de police de Csikszereda, qui fut informé des accusations formulées contre lui auprès de Gróza. Pour se venger, ce commissaire de police ne trouva rien de mieux que de faire tout simplement arrêter par ses satellites le pauvre sous-secrétaire et de le faire fustiger par eux jusqu'au sang. Le sous-secrétaire ne put y mettre fin qu'en signant un procès-verbal, dans lequel il reconnaissait n'avoir agi que sous l'empire de l'ivresse. Après l'avoir signé il s'enfuit de chez lui, fit dresser de ses blessures un constat médical qu'il envoya au «Keleti Ujság (journal d'Orient)». Il est clair qu'après de tels procédés, personne n'ose, aux enquêtes officielles, se plaindre des abus commis par les fonctionnaires roumains.

Les Roumains jettent à la rue le musée de Kolozsvár des souvenirs de 48. Le public hongrois de Kolozsvár est indigné de la nouvelle ordonnance de la municipalité roumaine, d'après laquelle on enlève de la salle de gymnastique de la Ville, où il était placé, le seul musée transylvain des souvenirs de 48. Les pompiers, qui vont occuper la place de ce musée, ont eux-mêmes présenté au maire un memorandum, pour l'inviter à modifier sa décision à ce sujet. La présidence du musée historique des souvenirs a protesté contre ce nouveau vandalisme de l'abus de la force. L'ordre d'évacuation a été donné sans avis préalable et sans considération pour la haute valeur historique de ces souvenirs.

Nouvelle grève de jeûne volontaire. Avec l'autorisation du gouvernement roumain, les socialistes convoquèrent un congrès dès le mois de mai. Les participants, dont quatre députés à la Chambre, furent arrêtés par la Siguranca roumaine sous le prétexte qu'il était prouvé que les cinquante-cinq membres du congrès arrêtés étaient des conspirateurs communistes. Les détenus, incarcérés à la prison de Vakaresti, attendent depuis plus de deux mois l'enquête et les débats de leur cause, mais cette attente étant vaine, ils se sont, depuis deux jours, mis en grève de jeûne volontaire. Il serait temps, — dit le Luptătorul, — qu'on mette fin à cette manière d'agir vis-à-vis des prévenus politiques, qui compromet la réputation de la Roumanie comme pays civilisé.

Prétendus espions hongrois en Transylvanie. La police secrète roumaine, la célèbre siguranca, veut tenir en continuel émoi l'opinion publique roumaine. Sur ordre supérieur, elle découvre pour ainsi dire jour pour jour, parmi les Hongrois, soit des conspirations, soit des espions. Suivant les informations de l'*Universul*, on aurait dernièrement découvert en Transylvanie toute une bande organisée d'espions hongrois. Sous prétexte d'espionnage, la siguranca d'Arad et de Temesvár a arrêté Eugène László, employé des chemins de fer d'Arad-Csanád, Louis Novák, Anne Marti, Emeric Felm et un jeune Hongrois du nom de Pataky.

Le bakchitche ou l'exil. La Dacia de Bukarest rapporte que *Domanescu*, commissaire de siguranca au port de Ramadam, demanda mille lei de bakchitche à un certain *Lazarovici*, citoyen roumain, représentant d'une maison de commerce de Roustchouk. Ce dernier ne voulut pas donner ce «prêt amical». *Domanescu* n'en fit ni une ni deux et demanda à Bukarest à la direction générale de la siguranca d'interdire à *Lazarovici* le séjour en Roumanie et cette interdiction fut accordée sous le N° 25,599,921. La Dacia pose naïvement la question: En sommes-nous arrivés à ce que, sur le désir d'un commissaire de la siguranca, puisse être exilé de Roumanie un citoyen roumain?

Vente de bibliothèques d'écoles. On mande de Kolozsvár: D'après l'ordonnance du secrétariat d'État roumain de l'instruction publique à Kolozsvár doivent être détruites les bibliothèques des écoles hongroises. Les livres trouvés «dangereux» doivent être brûlés et les autres, mis en vente. Dans la cour de l'école primaire supérieure de filles de Kolozsvár ont été brûlés ces jours-ci les livres dangereux de la bibliothèque de l'école; les professeurs se partagèrent les éditions de luxe, tandis que le reste fut vendu pour trois mille lei.

Les fonctionnaires roumains trompent et s'enrichissent. La «*Patria*» s'élève hautement contre les friponneries commises au ressort de l'intérieur à Kolozsvár, qui atteignent 2 millions, mais dont on prétend qu'elles vont même jusqu'à 32 millions de lei. La *Patria* exige que le résultat de l'enquête ne soit pas caché par un silence inexplicable, mais qu'il soit publié avec indication du nom des coupables. La transformation d'un organe de l'État en association spoliant l'État est une monstruosité morale et sociale qui n'a pu se produire que grâce au manque absolu de contrôle. Le journal exige qu'un châtement soit appliqué et que l'affaire ne soit pas étouffée comme à l'habitude.

L'administration de la Transylvanie enchaînée envoie ses publications suivantes à tous ceux qui s'intéressent à la situation vraie de la Transylvanie opprimée:

Transylvanie sous le régime Roumain. Rapport de la Commission Unitaire Américaine.
Les Droits de Liberté sous le Régime des Roumains (Nouvelles de Transylvanie).
Pourquoi y a-t-il tant d'habitants de wagon?
La Balcanisation de la propriété foncière en Hongrie (par J. J. Delisle).
Mémoire au sujet des violations de droit commises par le régime roumain en Transylvanie contre les minorités nationales, de religion et de race.
Mémoire de la Ligue pour la Protection des Minorités Nationales au sujet de la réforme agraire de Roumanie.
Les Sicules, étude historique et ethnographique par Benoît de Jancsó. En Transylvanie par Transilvanus Viator.
La Hongrie, 43 cartes et notions géographiques, historiques, ethnographiques, économiques et intellectuelles.
Pictures of Transylvania.
There is no czech culture in Upper Hungary.

Transylvania under the rule of Roumania (Report of the American Unitarian Commission).
Report of the Presbyterian Commission to visit central Europe.
The Historical Churches of Transylvania and Roumania.
«Recurdescunt vulnera» Religions Persecution in Transylvania (Transylvanian News).
The Transylvanian Question, by J. Ajny, B. Jancsó and A. Kovács.
Hungary and Roumania, by B. Jancsó.
Struggle and Trials of the Magyar Reformed Church in Transylvania under the Roumanian heel.
In Transylvania, by Transilvanus Viator.
The Székelys, a historical and ethnographical essay by Benedict de Jancsó.
The Hungarian Peace Treaty (British Statesmen about the Hungarian question).
Brief survey of the situation of the Transylvanian Magyars.
Balcanisation of agriculture.
The ruine della nostra cultura (Novelle della Transylvania).
In Transylvania (Transilvanus Viator).

Le prisonnier.

Ballade sicule.

C'est avec mon sang que j'ai écrit
Cette petite missive,
Mais je n'ai point de messenger
Par qui l'envoyer.
Je l'enverrais bien par l'abeille;
Je crains qu'elle ne s'égare dans les champs
Au caprice de sa fantaisie
Si elle trouve quelque fleur à son gré.
Je l'enverrais bien par la pie,
Mais elle est trop babillarde;
Je crains qu'elle ne raconte
Mes secrets chagrins.
Va donc, toi, ma chère hirondelle!
Porter cette petite lettre,
A l'endroit ni très proche
Ni trop lointain,
Situé à trente lieues
Dans le pays d'outre-mer,
Là, où s'arrondit
Le mamelon d'un petit coteau.
Sur ce petit coteau
Se trouve l'agreste village
Où tu connais bien
La demeure de ma bien-aimée.
La fenêtre en est d'étaï
La porte en est de verre.
Sous l'ouverture de la fenêtre
Fleurit un vert pommier.
Les pommes en sont douces
La propriétaire en est coquette.
Plût à Dieu
Que je ne l'eusse point connue!
Mes deux yeux noirs
N'auraient point pleuré,
Mes cheveux châtains
N'auraient point blanchi.
Si elle te demande comment je vais,
Dis-lui que je suis prisonnier,
Que ma santé est bonne,
Que mon coeur est marié.

Un policier-môdèle. On mande de Kolozsvár: Dernièrement onze personnes rentraient ensemble chez elles en sortant d'un cinéma. Tout d'un coup elles se trouvèrent nez à nez avec l'agent de police N° 71 qui demanda à toutes leurs papiers. Entretemps, toutefois, il se mit sans raison aucune à souffler ces gens qui n'osaient pas même se défendre et tâchèrent de s'enfuir. Là-dessus le policier tira sur eux deux coups de feu. Deux personnes furent atteintes, à savoir *Michel Szabó* et *Joseph Fekete* qui furent blessés. La police fit une enquête qui constata naturellement que l'agent de police fautif n'était point réellement agent de police, mais seulement porteur de citations.

L'État le plus malade. La *Dacia*, journal de Bukarest en langue roumaine, traite, dans un article de fond ainsi intitulé, de la situation intérieure de la Roumanie et constate que, pour le moment, l'État européen le plus malade est la Roumanie, car:

La Roumanie est de toutes parts entourée d'une ceinture de villes importantes, presque entièrement étrangères, telles que: Temesvár, Arad, Nagyvárad, Szatmár, Czernovitz, Cotman, Hotin, Soroca, Kichinew, Tighina, Cetatea Alba, Bazardjik..... ceinture de fortifications dont les canons sont tournés vers le centre du pays. L'intérieur du pays présente également un spectacle qu'il serait difficile de s'imaginer plus lamentable. La population rurale est parsemée de très importants îlots étrangers: hongrois, saxons, sicules, souabes, bulgares, tartares, russes, ruthènes, tchangois et juifs. Quant à la population des villes, elle est presque complètement étrangère ou en voie de le devenir.

La vérité est donc que, chargé du poids de tant de races étrangères et de si nombreuses religions, notre État est le plus souffrant de l'Europe. Les vrais Roumains envisagent l'avenir avec angoisse.

RÉDACTEUR ET ÉDITEUR: ZOLTÁN de FARKAS.

Téléphone: József 132-40.